

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 37

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LA VÊTIRE A LA ROSINE

L'UGÈNE et sa Rosine sant mariâ lâ a dza grand teimps. L'ant bin 'na diza zanna dé valets et dé bouèbettes.

L'Ugène l'a 'na bouna plliace et l'est on tot bou'n'hommo. N'è pardine pas ion dé cliâio saoulen que trinquoottant totte lè vèprâ pè lo cabaret.

La Rosine l'est assebin onna crâna fenna. Trace tot lo dzo pè l'hôto âo lo courtî, ein tsainteint on refredon.

L'amâve onco bin ître galèza et grachâosa. L'avâi einvya d'onna vêtire à la môuda, iena dé cliâio pî de bîte, avoué la tita et la qûva que peindolhîvant.

Mâ quemet fère po atsetâ onna vêtire dinse? La Rosine n'avâi pardine pas lè moïan. L'a de on dzo à son hommo :

— Accutâ-vâi, Ugène, noutron galatâ l'est tot pllein de mâle bîte, dâi petoué et dâi fouine. Tè faut betâ onna trappa po lè z'accrotsî. Tè porri veindre lè pî pè la vela.

La Rosine sé peinsâve: « Ein arâi bin iena por mè !

Ugène, que fasâi tot cein que volhiâve sa fenna, l'a dan einprontâ onna trappa à on vesin et l'a betâie bin adrâi dein son galatâ.

Tota la vèprâ, noutrè dou lulu l'ant accutâ cein que se passâve per amont. Dévesâvant tot dâo po pâ s'eindrûmi.

La Rosine desâi: « Accutâ bin ! Charrette! Vu ître rîdo ballâ avoué 'na vêtire! Vu resseimblîâ à la damâ âo djudjo ! »

Aprî la miné, vaitéc qu'on ouî : Crr...ra !

— L'est la fouine ! fâ la Rosine ein bailleint on pucheint coup de câodo à son hommo.

— Oi ! oi ! fé l'Ugène que drumessâi dza on bocon. Vaitéc ta vêtire que bourgatte. Mâ atteint-te vâi, pouëtta bîte !

La Rosine preind la falot, l'Ugène einpouge on pucheint dordon po éterti la fouine que fasâi dâi dzevattâie de la metsance.

Ugène rolhie tant què pâo avoué son dordon, tant que la bîte l'a arrêtâ de piottâ et n'a pllie rein budzi. L'Ugène se dépatse de l'eimpougnî pè la qûva, et la Rosine lo cliêrîve avoué son falot...

Et séde-vo ?...

N'êtâi pas onna fouine, pas mîmo on petou, l'êtâi tot bounameint on pucheint gros rat ! Eh vâi ! Min de vêtire po la pouÿra Rosine !

Suzette à Djan-Samiët.

PE LE TELEPHONE

MONSU lo Diretteu de l'Ecoulâ ?

— Voliâvo vo dere que Pierro Dâofo

— L'è mè-mîmo.

pâo pas allâ à l'évoulâ vouâ. L'a on rthonmo à plliorâ. Pâo pas dévesâ et l'è tot rouÿto.

— Vouèh !

— Oi !

A sti moment, lo Diretteu ie l'ouît que clii que

lâi téléphonâve l'avâi onna voix de bouïbo et repond :

— L'è ein oodre ! Mâ, dite-mè vâi cô l'è que téléphone ?

Et la voix l'a repondu :

— L'è mon père !

Marc à Louis.

LA FIN DU MONDE



Le docteur Louis Dubruit est mon voisin.

Je me rendis chez lui un de ces derniers soirs dans le but de lui faire remarquer que la palissade qui sépare nos deux jardins a besoin d'un coup de vernis et qu'il est urgent de s'entendre à cet égard. La domestique m'introduisit directement dans le cabinet de travail du docteur où je trouvai l'excellent homme en proie à la plus grande agitation. Très corpulent, il transpirait ferme et, sous les reflets de la lampe électrique, sa figure large et ouverte eût pu être, tant elle était rouge ce soir-là, celle d'un maréchal ferrant penché sur un feu ardent dans la pénombre d'une forge. Sans répondre à mon salut, il m'apostropha en me disant :

— Eh bien ! si vous voulez échapper à un nouveau déluge, il est grand temps de fuir au Sahara ou au désert de Gobi en Mongolie.

Avant que j'eusse pu répondre, il se mit à arpenter fébrilement son cabinet en bredouillant je ne sais trop quelles incohérentes menaces. J'en étais à me demander si le brave Louis Dubruit, lui le médecin consciencieux à l'extrême et le conseiller écouté de toute la contrée, se trouvait sur le point de perdre tout-à-fait la raison quand je le vis se rasseoir et me tendre un « mémoire » manuscrit de quarante pages intitulé : « Menace de destruction du genre humain dans les pays civilisés ». En me voyant faire des gros yeux devant ce titre abracadabrants, il ajouta d'un ton péremptoire :

— Je viens tout à l'heure de terminer les calculs qui doivent prouver l'exactitude de ce que j'ai écrit dans ces quarante pages et je m'aperçois que la situation est encore bien plus effrayante que je ne le supposais. Voyez-vous, ajouta-t-il, je l'ai toujours dit : l'homme est un maniaque incorrigible qui, avec toutes ses inventions, finira par se dévorer lui-même. Un jour la Nature se vengera et adieu le confort et les records ! Si nous avions le temps de vivre jusque là, vous verriez par exemple les gaz asphyxiants relégués par les états-majors à l'arrière-plan et les vagues électriques exterminatrices anéantir la vie en un moindre rien sur de très grandes surfaces. De cette manière, la mort étant moins pénible, elle serait peut-être moins redoutée et moins maudite. Il y a sûrement une ruse du diable en personne dans ces inventions continuelles et qui vont toujours en se surpassant. Le perfide Lucifer flatte notre amour-propre pour mieux nous atteindre et nous rafler !

Le docteur reprit sa promenade à travers la chambre en modérant quelque peu son allure, puis, s'arrêtant subitement devant moi qui feuilletais silencieusement le « mémoire », il me fit :

— Et vous, Aimé, qu'en pensez-vous ?

— A vous entendre, m'enhardissai-je à répondre, il semblerait qu'une catastrophe nous menace. Sera-ce un déluge d'eau comme au temps

de Noé ou verrons-nous un autre cataclysme ?

— Oui, oui, ce sera un déluge non pas subit cette fois-ci, mais invisible et de longue haleine, parce que l'air vicié que nous respirerons, nous entourera comme de l'eau et se fera peu à peu un instrument de destruction du genre humain.

— Vous me donnez la chair de poule, mon cher docteur, dis-je avec un sourire au coin des lèvres, car si je vous comprends bien la fin du monde serait plus ou moins imminente.

— N'exagérons rien, répliqua M. Dubruit, les populations rurales ne sont pour le moment pas encore menacées, mais, dans les villes tentaculaires, le mal est grave. Ecoutez-moi un instant : Autrefois, nos routes et nos artères urbaines étaient recouvertes de calcaire qui s'amenuisait par le frottement produit par la circulation. Quand le vent soufflait, nous étions, il est vrai, enveloppés de poussière, mais celle-ci contenait des substances désinfectantes. Elle soulevait aussi avec elle de la limaille de fer très fine provenant de l'usure des cercles de roues des véhicules, des sabots des chevaux et des clous des souliers. Tout cela s'aspirait avec la poussière de terre ou de pierres et contribuait à neutraliser l'effet d'autres matières nocives, inhallées simultanément. Mais, depuis que la voie publique est macadamisée et que les autos roulent à une allure vertigineuse, la situation a radicalement changé. Il n'y a plus ou presque plus de poussière de terre dans l'air que nous respirons dans les villes ; de même les molécules métalliques ont totalement disparu de l'atmosphère pour des raisons faciles à saisir. En revanche, l'air est saturé de petites paillettes de caoutchouc qui s'introduisent dans nos poumons et qui s'y accumulent. Cette matière insoluble, dès qu'elle atteindra une certaine densité dans notre organe respiratoire, en obstruera les pores et nous fera mourir d'étouffement. La Faculté dénommera « larynxopneumocaoutchoutique » cette nouvelle maladie qui dépeuplera les villes en peu de temps.

— Oui, mais, crus-je devoir faire observer, cette « larynxopneumocaoutchoutique » est encore inconnue et je crois que ni vous ni moi nous n'en souffrons. Elle se tient en réserve évidemment pour le siècle prochain, où elle remplacera la future grande guerre qui se déclencherait sans cela, en vertu de la loi de la fatalité, autour de l'an 2015.

Le docteur fronça les sourcils en répliquant ce qui suit :

— Vous êtes parfaitement libre de sourire, mon cher voisin, mais, tout en plaisantant, vous venez d'exprimer l'exacte vérité. Consultez ces calculs et vous verrez qu'effectivement lorsque la densité de la circulation des automobiles se sera accrue dans la proportion que voici — M. Dubruit mettait le doigt sur une longue suite de chiffres, — nous aurons cessé de vivre. Et qui nous garantit qu'avec la concurrence effrénée que se font les fabricants d'autos, le chiffre fatal ne sera pas atteint plus rapidement que nous ne le pensons ?

Là-dessus, mon excellent voisin se laissa choir dans un fauteuil en s'écriant :

— A quoi cela sert-il, je vous le demande, de travailler à augmenter le capital de santé de